

BAC

J A U N E # 3

CORRIDOR

FRANÇOIS DUCONSEILLE



Strasbourg, rue de Wasselonne, atelier d'Ann Loubert, voici l'endroit d'où l'on passe du couloir d'entrée vers le long couloir où a été présentée l'installation Bac Jaune / Corridor en mars 2025 lors de l'exposition Couloir#2

« Repartir en production pour le projet-processus «Bac Jaune» en vu de participer à l'exposition Couloir#2 en mars 2025¹ et répondre ainsi à l'invitation d'Ann Loubert. 250 cadres (un peu plus - un peu moins) et autant d'emballages, cadres plastiques IKEA - économie de la production - format 21X30 cm - noirs ou blancs - papiers de fond - noirs - blancs - gris - cartons d'emballage - marrons - beiges (plus ou moins foncé) - blancs . Puiser dans les encadrements déjà réalisés pour récupérer et recycler les emballages correspondant au projet - si besoin compléter en cherchant de nouveaux emballages dans les bacs jaunes de l'immeuble »

journal, Strasbourg
24 décembre 2024

Dans la répartition des espaces de l'atelier-appartement entre les 4 artistes de l'exposition, le couloir s'est imposé immédiatement comme l'endroit idéal pour concevoir un nouvel accrochage d'une partie de la collection Bac Jaune (environ 1500 emballages encadrés en mars 2025).

Couloir long d'une dizaine de mètres, couloir étroit forçant une relation de grande proximité entre le regardeur et les oeuvres accrochées, relation de vis-à-vis mettant en tension le visage humain incarné et les visages fantomatiques, *visagétés*², que l'imagination fabrique en interprétant les formes d'emballages produites par la logique productiviste d'une rationalisation de la circulation de la marchandise.

¹ L'exposition Couloir#2 a regroupé les travaux de Violaine Chaussonnet, François Duconseille, Inès P. Kubler et Ann Loubert. Elle fût ouverte au public du 7 au 9 et du 14 au 16 mars 2025 dans l'atelier d'Ann Loubert à Strasbourg

² Année zéro – visagété in 'Mille plateaux – capitalisme et schizophrénie' Gilles Deleuze et Félix Guattari (Les Éditions de Minuit - 2001)



Emballé

Pour François Duconseille

Collage

Une théorie générale du carton

Une traduction

Le tout peut-être parsemé de poèmes

COLLAGE

Ce prochain poème est 100% plagié, enfin plié, enfin recyclé.

Il aurait lieu, tout d'abord de classer certains de ses traits.
Il serait toutefois imprudent de tenter de créer des formules.

Il est si totalement soumis à son contenu. Lamentable vestige.
L'éternité et la poubelle.

Charme, secret, rite. Totem. Magie. La science des nœuds. Le goût
de l'inconnu. Le collage, cette accumulation d'opérations. Il serait
toutefois imprudent de tenter de créer des formules. Nous ne
perdons pas de vue ses possibilités. Nous ne perdons pas de vue
ses possibilités émotionnelles. Je vous aime tous, je vous aime.
Vous vous suffisez à vous-mêmes. Emballages.

Élément dominant de la civilisation moderne
Instrument agissant qui joue le rôle de lanterne
Pour les chercheurs de toute espèce perdus dans la ténèbre
épaisse
Depuis Platon jusqu'à Lucrèce et de l'oncle jusqu'à la nièce
En passant par les grands de Grèce et par le boulevard Barbès
Puisqu'il faut les nommer

Emballages.

UNE THÉORIE GÉNÉRALE DU CARTON

ouvre grand-grand vois bois — grand ouvert les yeux haut et grand
vois — tu n'es pas seul.
lui aussi te regarde — perdu de vue — dans l'au-delà des arbres —
dans la noyade du papier.

ton visage voit un miroir
ton regard voit ton visage
ton œil enfin tes yeux
sont à peine face aux trous

*

On le plie, le trie, on le presse, le déchire, le déchiquette, il ne dit
rien, il n'a pas d'opinion, de mot à dire, il accepte, il se ploie,
il se plie.

Le carton n'a pas de pensée, pas de volonté, pas de corps non
plus, non, pas trop si on y pense. Il a un recto-verso, il n'a pas de
face mais de recto, qu'on lui impose.

Le carton est incapable de révolte.
Mais il a une peau.
Et un visage.

*

Il y a dans un visage assez de plis pour faire un autre visage.
Il y a dans un carton assez de plis à défaire pour en faire un visage.
Un emballage me suffit, par un assemblage-désassemblage d'un
emballage, oui ça suffit pour me faire un masque. Le potentiel de
visage d'un carton est directement proportionnel à son nombre de
trous dans la limite de sept, en raison des lois de la nature.

Le nombre maximum d'emballages dans une vie peut atteindre l'infini, malgré les lois de la nature.

Il y a plus d'emballages dans les bacs jaunes du monde que d'humains dans l'histoire de l'humanité.

Il y a plus de visages humains dans un bac de tri que dans Proust.

Un livre est un tas de feuilles. Un livre est un tas de feuilles entouré d'un carton. Un livre est un tas de feuilles entouré d'un carton emballé par un carton. Un livre est un entourage de carton emballé par un carton. Un carton entouré d'un carton n'est plus un carton mais un livre. Un livre est un assemblage de cartons pliés. Un carton est un tas de feuilles assemblées. Un livre est un carton. Un livre peut faire un carton (rarement). On peut faire un livre qui parle de carton (à peine). On range les cartons dans les cartons. Un carton de livres, c'est du carton de cartons plein le cartons. Quand on déménage sa bibliothèque ce n'est plus une bibliothèque, c'est du carton.

Un livre c'est
un visage.

Mon visage c'est du carton.

Le visage de Proust c'est du carton.
Encore plus depuis que son corps est au compost.
Il y a plus de visages humains dans un bac de tri que dans Proust.
Il y a plus de pages dans la poubelle de Proust que dans ses œuvres complètes.

Je peux changer de visage chaque fois que je déplie un emballage

carton. Il y a un nombre infini d'emballages carton dans une vie, on étouffe sous le poids carton des emballages dévisagés dans une vie. Le carton surpeuple la terre.

Aucun livre n'a planté aucun arbre.

On écrit des poèmes, pour déplier des visages.

*

Quelle est la quantité de papier minimum
qu'il me faut pour être moi ?

En dessous de quel seuil de feuilles je ne parviens plus à être là,
parmi vous ?

Au-delà de combien de feuilles de papier autour de mon visage
ma mère n'arriverait-elle plus à me reconnaître ?

Combien de papier mâché avant de ne plus pouvoir l'avaler ?

À partir de combien de mots vous ne m'entendrez plus ?
Combien de questions ?
(C'est très répétitif tout ça je sais je suis désolé)

Combien de mots pour me faire comprendre ?

Jusqu'où, l'épuisement ?

*

J'avais quelque chose à vous dire que j'ai pleuré, collé, étiqueté,
expédié, suivi, perdu, adresse pas trouvée, renvoyée, dépliée,
méprisée, abandonnée.

Le bac du tri est un ossuaire où des arbres rêvent.

TRADUCTION ¹

C'était à Rome qu'un poète me disait :
— Tu ignores à quel point il m'attriste de voir
la prose éphémère que tu fais pour la presse.

Il y a broussaille dans le Forum.
Le vent oint de poussière le pollen.

Face au grand soleil de marbre Rome s'en va
de l'ocre vers le jaune, le sépia, le bronze.

Partout, quelque chose est en train de fendiller.
Il se craquelle, notre âge. Nous sommes en été
il nous est impossible de marcher à Rome.

Tant et tant de grandeur assujettie. On charge
les voitures contre les gens, contre les villes.
Des centuries et des phalanges et des légions,
des projectiles ou des cercueils, de la ferraille,
ruines qui seront ruines.

Il y a un air mortel rongé les statues.
Barbarie est devenue déchets désormais :
c'est du plastique et des bouteilles et des canettes.

Cercle de la consommation, et l'abondance
mesurée aux raz-de-marées de ses décombres.
Mais voici : il y a des herbes dans le marbre.
Il fait chaud. Nous continuons notre démarche.
Je ne veux pas répondre ni me demander

si un écrit d'aujourd'hui laissera des marques
plus profondes qu'un gobelet à usage unique
ou qu'un emballage plastique abandonné
parmi les eaux du Tibre.

Peut-être nos vers pourront-ils durer autant
que l'une de ces Ford modèle 69
— et beaucoup moins qu'une Volkswagen Coccinelle.

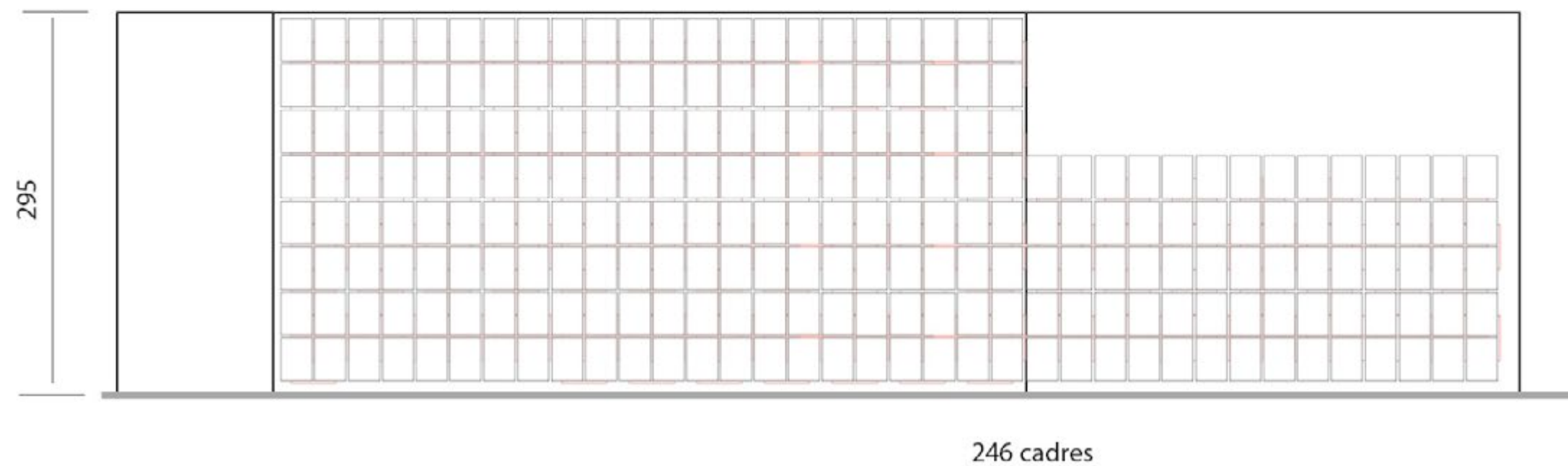
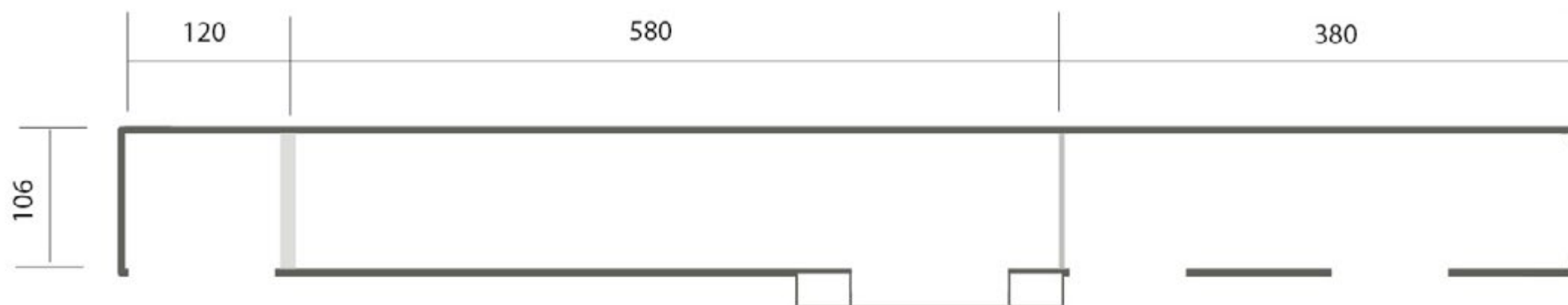
*

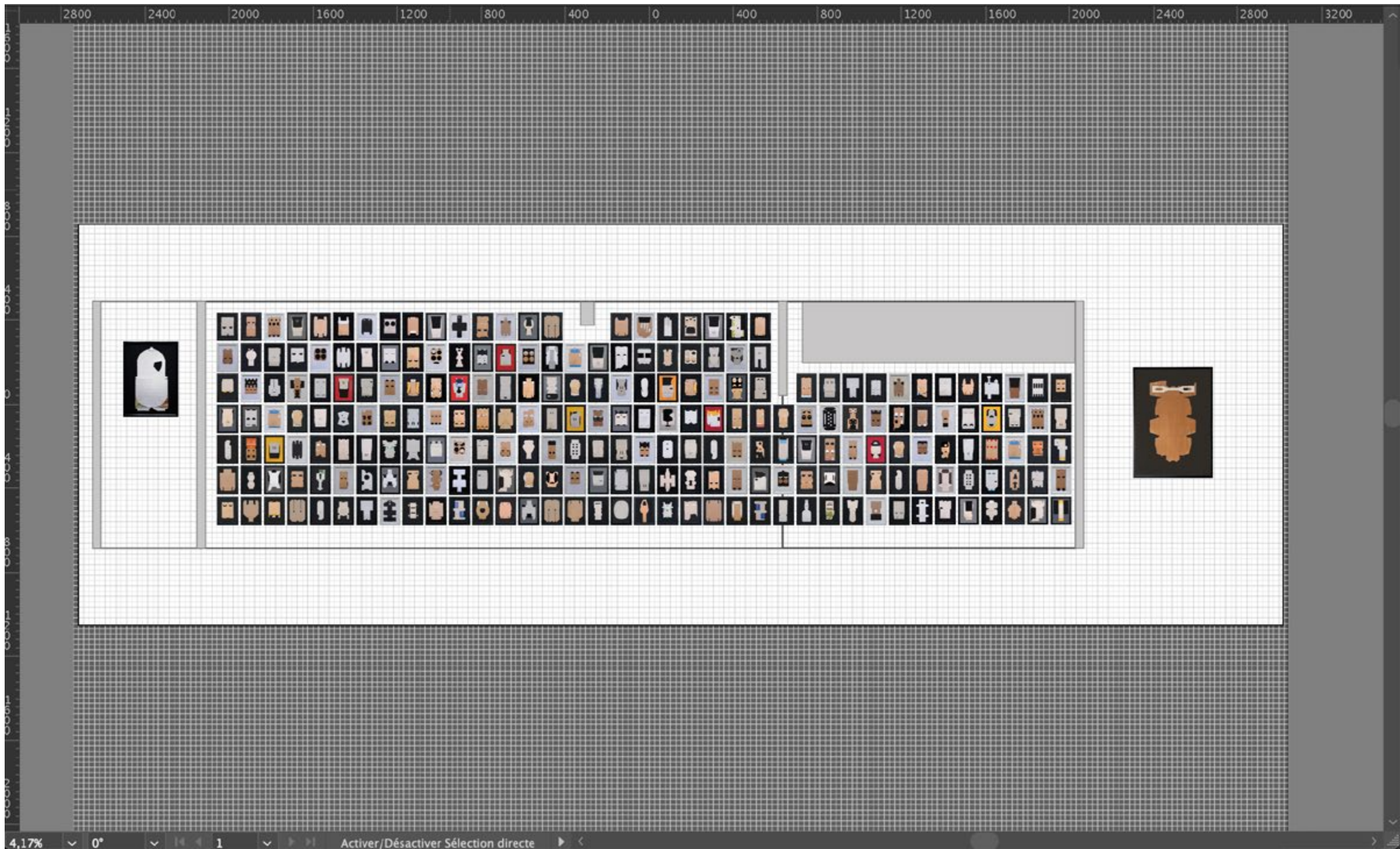
ce caprice ce dédain ce rien
de nouveau sous le cerisier

si ce n'est — vide — ce caprisun
cerise — vide — au pied du cerisier

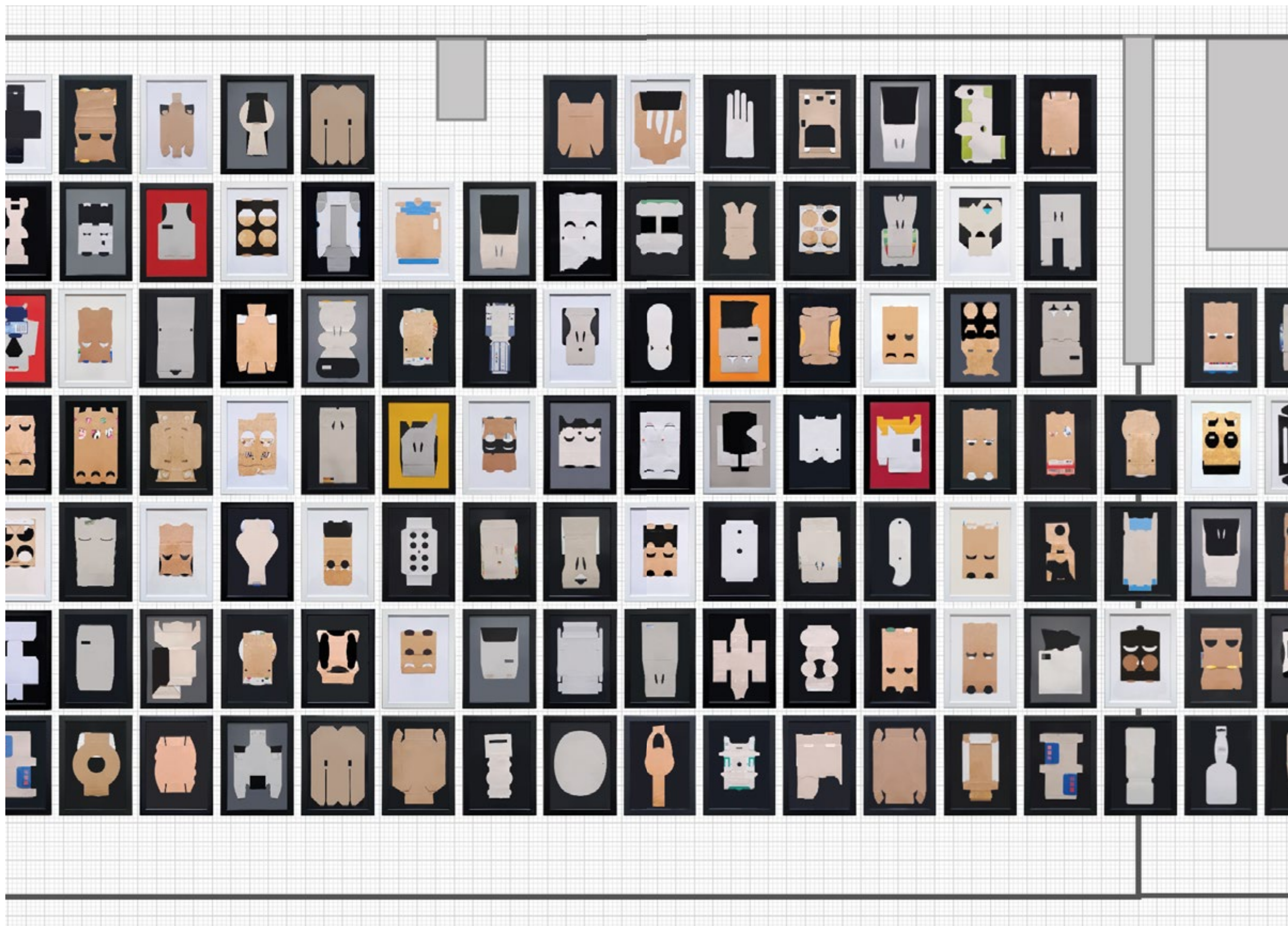
Elias Levi Toledo

texte lu par l'auteur le 14 mars 2025
pour «Voix du couloir, avec Haut Parleurs !»
rencontre organisée pour l'exposition Couloir#2













C'est une chose qui me fait face ou qui me tourne le dos, frontalement dans un cas comme dans l'autre ; une chose qui me fait face bien qu'elle me présente son envers, comme je le sais en l'abordant et comme je tâche de l'oublier pour la voir en elle-même.

Cette chose donc me fait face et, ce qui est plus, elle me regarde. Ce que je suis tenté d'appeler ses yeux, parce que ces orifices sont au nombre de deux comme mes yeux à moi et, comme mes yeux à moi, se trouvent presque au sommet de ce que je suis tenté d'appeler son corps, ses yeux donc sont au niveau de mon regard, et de là son corps descend jusqu'au niveau de ma taille. La chose s'arrête là ; elle est dénuée de jambes ; et si je ne peux donc pas dire qu'elle s'érige devant moi, elle se dresse néanmoins, elle plane, se soutient, insiste, elle me fait face et me regarde.

Elle est installée sous une vitre, au centre d'un cadre noir une fois et demie plus haut que large, et se détache sur un fond noir lui aussi, dont je remarque, si je m'approche plus près, qu'il se compose de deux rectangles de taille exactement égale qui se confondent à mi-hauteur. D'emblée il y a donc là une rigueur et, pour tout dire, une sévérité, qui m'invitent à parler en termes de mesures, en termes aussi impersonnels que ceux des règles qui régissent la géométrie plane.

Et de fait, cette chose est plane, unie, autant que le fond noir et mat sur lequel elle tranche. Elle est presque entièrement couleur de carton, ou couleur de bure, couleur de pauvreté subie ou bien choisie, mais pauvreté de toute façon, sans apprêt ni attrait, et son épaisseur quasi nulle ne m'offre pas non plus la joie sensible élémentaire de la profondeur, ce réconfort, ce secours. Même ce que je suis tenté d'appeler son regard, je m'en rends compte maintenant, est dénué de profondeur ; ces deux orifices très exactement symétriques, oblongs,

aux bords orthogonaux du côté extérieur et semi-circulaires du côté intérieur, ne s'ouvrent que sur le fond noir, un peu, et surtout sur la couleur brune dont se compose son corps. Qu'on imagine, chez un humain, des yeux dénués de paupière qui s'ouvriraient sur la peau du visage, ou même sur du vide, et on comprendra certainement en quoi ce regard est inquiétant.

Ce regard, pour continuer la description – et c'est là le seul élément qui me distrait de l'uniformité du noir du fond et du brun de la chose –, ce regard s'ouvre dans une bande blanche qu'on pourrait comparer à une monture de lunettes, évasée aux extrémités, se resserrant vers le centre, et juste surmontée, à l'endroit où cette bande s'étrangle, de deux bandes rouge vif très fines, très étroites, en fait quasi inexistantes.

C'est là l'unique concession de cette chose à la couleur. Mais je n'ai pas encore évoqué sa forme, qui se détache sur le fond noir. Pour en donner une idée générale, je dirai que cette forme évoque celle d'un spectre sonore, autrement dit une succession d'évasements et d'étrécissements symétriques de part et d'autre d'un axe vertical, et non horizontal, comme c'est habituellement le cas. De haut en bas, cela donne donc : évasement, bref étrécissement, évasement de moins grande envergure, bref étrécissement, évasement de plus grande envergure, nouvel étrécissement, et dernier évasement, qui se referme en bas par une espèce d'appendice à deux pointes, que je pourrais appeler une queue. J'ai été tenté en effet de comparer la forme générale de cette chose à celle d'une peau de bête, d'une dépouille, telle qu'on en voit parfois clouées à une cloison ou servir de descente de lit. Mais cette comparaison plus organique ne convient pas, parce qu'il manque à cette forme l'espèce d'harmonie des formes

naturelles, cette harmonie qui ne s'invente pas et qu'on explique quelquefois par ce qu'on appelle nombre d'or, par une sorte de sagesse universelle dans la définition des intervalles. Les intervalles selon lesquels cette forme-là a été créée ont quelque chose d'artificiel et de stérile, y compris dans l'acception chirurgicale de ce dernier mot. Si je me penche sur la forme brune, je vois en effet que la traversent, sur certaines parties, et de façon là encore parfaitement symétrique, des segments droits en pointillés qui font à sa surface comme les points d'une suture. Mais cette comparaison aussi est par trop organique; ces lignes évoqueraient plutôt celles que laisse sur un drap un pliage soigneux, très précis. Cette forme – je le savais en l'abordant, mais maintenant je le vois et le sens, ce qui est autre chose –, cette chose plane qui s'étale sur le mur devant moi est faite pour se plier, pour se constituer en volume, pour acquérir, sinon de l'épaisseur, du moins cette dimension de profondeur qui lui fait tant défaut. C'est ce pour quoi elle est faite ; c'est sa destination. Et maintenant je m'aperçois que la symétrie ne la régit pas seulement selon un axe vertical, mais aussi, moins évidemment, selon un axe horizontal ; le haut renvoie au bas comme la droite à la gauche, ils se ressemblent parce qu'ils sont faits pour s'assembler. Il n'y a donc pas une seule partie de cette chose qui ne semble avoir été conçue à une fin précise. Elle est le produit d'une utilité à ce point exclusive que je ne peux pas ne pas la voir, que je ne peux pas jouir gratuitement de cette forme qui n'est pas gratuite. Cette chose est manufacturée d'une manière qui empêche ma main de refaire le geste qui l'a conçue et d'être en sympathie avec sa conception. À tout instant cette chose est faite, ne serait-ce que virtuellement, pour se replier, se clore sur elle-même et se re-

fermer devant moi, et c'est peut-être pourquoi elle me rebute et me rejette, tout en retenant mon regard. Et elle me rebutterait peut-être définitivement si je ne voyais pas, pour finir, qu'elle a déjà rempli son rôle. Car, sur son contour, de petits lambeaux de carton signalent qu'on l'a déchirée ; sur les extrémités de ses évase-ments, de gros points de colle sèche révèlent les endroits où sa droite et sa gauche un jour se sont jointes ; sa surface de papier carton est traversée des marques d'un léger froissement ; et, surtout, au-dessus de ce que je suis tenté d'appeler son regard, des parties de ce que je suis tenté de nommer sa tête ont été détachées – détachées certes selon des pointillés, là encore, mais détachées néanmoins ; et cette privation rompt sa symétrie stricte, l'empêche à tout jamais de se reconstituer. Par là, cette chose a tout de même ce que je suis tenté d'appeler une personnalité. Cette chose qui est née morte a rempli son office, s'est consum-mée, a achevé sa durée de vie. Elle porte même, je le vois maintenant, une date, une heure, presque illisibles, imprimées comme en filigrane, qui doivent être sa date et son heure de naissance : 26/09/18, 20:16. J'ignore ce que je faisais ce jour et cette heure-là ; mais le fait est que cette chose a vécu presque sept années, plus d'un cinquième de ma vie. Alors, enfin, je peux mettre quelque chose dans son regard morne et privé de profondeur : quelque chose comme de la pitié pour son propre gâchis.

Régis Quatresous
texte lu par l'auteur le 15 mars 2025
pour «regard les yeux fermés»
rencontre organisée pour l'exposition Couloir#2











Je ne saurais pas pointer Delphes de mémoire sur une carte blanche, la grotte de Vallon Pont d'Arc, oui, dont je sortais surpris de ne pas retrouver les glaciers et les neiges qui certainement régnaient autour de la faune représentée au revers de la montagne.

Chaque motif, dessiné ou estompé, s'y avère avoir été immensément respectueux du relief où il se dépose. L'anatomie de la caverne elle-même, je me suis demandé si elle n'était pas vécue comme disant sa logique aux impétrants, comme les parois des temples dictent la leur aux regards, dans un non-dit qui à chaque fois serait une sorte de style proposé à ce qui y est révééré.

Le respect pour le monde comme il était n'a pas caractérisé nos activités depuis, ni l'évolution déglaçante.

Nous voilà privés de mammoths.

(..)

En traversant un couloir près de la place Blanche à Strasbourg, je me suis souvenu des dessins de la grotte Chauvet.

Le respect de François Duconseille pour les cartonnages, pour les emballages jetés par ses voisins au Bac Jaune de la cave de l'immeuble, son geste pour les déplier, les époyer, son respect pour ce continent de rebuts qui nous entoure de façon tellement démesurée, m'a rappelé le respect qu'avaient les gens de l'Aurignacien, pour les reliefs des parois de la caverne. Aux murs de l'appartement-atelier qui accueillait l'exposition Couloir#2, étaient dépliés avec le même respect, des cartons d'emballages qui, multipliés, créaient comme l'a très justement déclamé un poète¹, plus de personnages que ceux de *À la recherche du temps perdu*.

Et comme à Delphes, en fermant les yeux et en écoutant l'oracle² venu là nous dire les yeux fermés tout ce qu'il avait vu d'un de ces « visages » déployés par François Duconseille au revers de l'aveuglement consumériste qui nous anonymise en nous cliquant comme jamais, je me suis senti là où je suis réellement. J'ai senti ces visages en rire, se moquer, enfin libres, au beau milieu de l'entrelacs des énormes machines qui plient sans relâche, coupent sur des plans de pliures inconcevables sauf par des ingénieurs kafkaïens dont la vie certainement est dédiée à deviner quel carton emballera notre prochain aspirateur, chasse-limace, ratatine-ordure. J'ai senti depuis la place Blanche comme nous sommes comprimés nous aussi par le monde des automates et des penseurs asservis à l'automatisme, comme nous en avait prévenu Charlie Chaplin. Ça imprime, ça emballe, ça adresse et ça expédie. Heureusement qu'il y en a qui empêchent cette machinerie de récupérer ensuite la totalité des restes de cet Inconscient sans penser à jeter un regard aux écorchures que ça nous fait à la conscience.

Baudouin Pfersdorff
Strasbourg, mars 2025

1 Elias Levi Toledo

2 Régis Quatresous





Montage de l'installation

François Duconseille et Julien Champlon

Remerciements

Juliette Arnaudet, Ginette Auxiette, Eric Bentz, Julien Champlon, Violaine Chaussonnet, Guillaume Curtis, eilosyne, Elias Levi Toledo, Ann Loubert, Baudouin Pfersdorff, Inès P. Kubler, Régis Quatresous, Juliette Roussel, Tambourine



Cet ouvrage fait suite à la présentation de l'installation BAC JAUNE / CORRIDOR pour l'exposition collective Couloir#2 organisée par Ann Loubert dans son atelier au 31 rue de Wasselonne à Strasbourg en mars 2025

Conception graphique

François Duconseille

Textes

François Duconseille
Elias Levi Toledo
Baudouin Pfersdorff
Régis Quatresous

© Photos

François Duconseille

Impression

www.pixartprinting.fr
75 exemplaires, mai 2025

ISBN : 9782959290435

BAC JAUNE, une collection de 4 ouvrages en mai 2025



BAC JAUNE #1 CLOUD, publication retrospective de la présentation des objets de la série BAC JAUNE lors de l'exposition *ça vaut le détour*. Apollonia, Strasbourg, octobre 2020 - mars 2021 textes Baudouin Pfersdorff et François Duconseille.
54 pages

BAC JAUNE #2 TOTEM, publié pour l'exposition TOTEM à la Makthalle de Bâle de mai 2023 à janvier 2024, textes François Duconseille, Tadeusz Kantor, Bernard Müller, entretien Morgan Lamour.
80 pages

BAC JAUNE SAMPLER catalogue d'un ensemble de 376 compositions virtuelles emballages-fonds de couleur.
196 pages

